

TICONTRE

TEORIA TESTO TRADUZIONE

01

20
14

T
B

TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE

NUMERO I - APRILE 2014

*con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento*

Comitato direttivo

PIETRO TARAVACCI (Direttore responsabile),
ANDREA BINELLI, MATTEO FADINI, FULVIO FERRARI, CARLO TIRINANZI DE MEDICI.

Comitato scientifico

SIMONE ALBONICO (*Lausanne*), FEDERICO BERTONI (*Bologna*), CORRADO BOLOGNA (*Roma Tre*), FABRIZIO CAMBI (*Istituto Italiano di Studi Germanici*), CLAUDIO GIUNTA (*Trento*), DECLAN KIBERD (*University of Notre Dame*), ARMANDO LÓPEZ CASTRO (*León*), FRANCESCA LORANDINI (*Trento – Paris Ouest Nanterre La Défense*), ROBERTO LUDOVICO (*Massachusetts – Amherst*), CATERINA MORDEGLIA (*Trento*), SIRI NERGAARD (*Bologna*), THOMAS PAVEL (*Chicago*), GIORGIO PINOTTI (*Milano*), MASSIMO RIVA (*Brown University*), JEAN-CHARLES VEGLIANTE (*Paris III – Sorbonne Nouvelle*), FRANCESCO ZAMBON (*Trento*).

Redazione

DARIA BIAGI (*Roma*), VALENTINO BALDI (*Malta*), ANDREA BINELLI (*Trento*), SILVIA COCCO (*Trento*), ANTONIO COIRO (*Pisa*), ANDREA COMBONI (*Trento*), FRANCESCA DI BLASIO (*Trento*), ALESSANDRA DI RICCO (*Trento*), MATTEO FADINI (*Trento*), FEDERICO FALOPPA (*Reading*), ALESSANDRO FAMBRINI (*Trento*), FULVIO FERRARI (*Trento*), ALESSANDRO ANTHONY GAZZOLI (*Trento*), CARLA GUBERT (*Trento*), ALICE LODA (*Sydney*), ADALGISA MINGATI (*Trento*), VALERIO NARDONI (*Modena – Regione Emilia*), ELSA MARIA PAREDES BERTAGNOLLI (*Trento*), FRANCO PIERNO (*Toronto*), STEFANO PRADEL (*Trento*), MASSIMO RIZZANTE (*Trento*), CAMILLA RUSSO (*Trento*), FEDERICO SAVIOTTI (*Pavia*), MARCO SERIO (*Trento*), PAOLO TAMASSIA (*Trento*), PIETRO TARAVACCI (*Trento*), CARLO TIRINANZI DE MEDICI (*Trento*), ALESSIA VERSINI (*Trento*), ALESSANDRA ELISA VISINONI (*Bergamo*).

I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

 La rivista *Ticontre. Teoria Testo Traduzione* e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

LA NAISSANCE DE LA SUBJECTIVITÉ ET SES LIMITES DANS LES ÉTUDES CRITIQUES DE TZVETAN TODOROV

STOYAN ATANASSOV – *Université de Sofia “Saint Clément d’Ohrid”*

Cette étude porte sur l’apparition, l’évolution et les modalités de la subjectivité dans les ouvrages critiques de Tzvetan Todorov. Nous commençons par quelques considérations sur le statut du sujet critique en sciences humaines. L’analyse retrace ensuite le contexte intellectuel et théorique dans lequel émerge la subjectivité de Todorov. Nous commençons ensuite plusieurs ouvrages qui servent de repère dans l’étude de la subjectivité chez Todorov.

Celle-ci, tout comme le principe dialogique qu’il a mis au point en tant que méthode d’interprétation, relève d’une rationalité conséquente et d’une déontologie. On peut distinguer, au cours du travail critique, quatre instances du Je : *existentielle, autobiographique, critique, cognitive*. Les deux premières alimentent les deux autres. Le *Je existentiel* finit par s’affirmer, chez Todorov, comme le point de départ et l’horizon axiologique de la recherche. Le *Je autobiographique* émane du précédent. Il introduit en filigrane une narration retraçant aussi bien un destin individuel qu’un épisode historique. L’élément autobiographique chez Todorov est délibérément mitigé. Il ne trouve sa justification qu’en se mettant au service du *Je critique*. Ce dernier confère une dimen-

sion humaine et concrète à la recherche de la vérité. Le *Je cognitif* devient ainsi l’expression d’une vie et d’un destin individuels.

This essay focuses on subjectivity in Tzvetan Todorov’s critical works. Starting with some reflections on the critical subject in the Humanities, the analysis moves on the reconstruction of theoretical and intellectual context from which Todorov’s subjectivity emerged. In his critical work, the author’s self takes four different configurations, i.e. *existential, autobiographic, critical, and cognitive*. The first and the second self feed the third and the fourth. The *existential self* works as the starting point, and as the axiological horizon, of Todorov’s research. The *autobiographic self* springs out from the former, and watermarks the text with a narration in which an individual destiny and an historical moment are entwined. The autobiographical element in Todorov’s prose is wittingly mitigated. This element then can exist only if it puts itself to use in the *critical self*. This self lends a human and concrete dimension to Todorov’s quest for truth. The *cognitive self* thus becomes the expression of an individual life and destiny.

I L’ÉMERGENCE DU DISCOURS CRITIQUE EN LITTÉRATURE

La question du statut du critique permet de saisir la portée de la critique tout comme la place de l’écrivain dans son texte nous éclaire sur sa spécificité esthétique. Point n’est besoin, aujourd’hui, de se livrer à de longues argumentations à l’appui de pareille constatation. La place du critique est bien visible, et son travail implique aussi des postulats méthodologiques qui prétendent, ouvertement ou de manière indirecte, le légitimer. Or, longtemps la figure du critique restait sans contours précis et l’on ne pouvait présumer de sa présence que par des voies obliques. L’humaniste de la Renaissance, un philologue avant la lettre que l’on peut considérer comme l’archétype du critique des Temps modernes, rejette le dogme ecclésiastique de l’autorité irréfutable et de l’origine divine de l’Écriture. Il mobilise ses connaissances historiques et linguistiques pour interpréter les textes bibliques en tant qu’œuvres créées par des hommes. La substitution de l’esprit humain à celui de Dieu devient un des préalables du futur dialogue du critique avec l’auteur, mais aussi de la subjectivité de la critique.

Ainsi Erasme s'affirme-t-il comme auteur dès qu'il franchit le territoire biblique, considéré jusqu'à ce moment comme divin et sacré. Montaigne, quant à lui, se situera sur un pôle opposé à celui du critique-auteur. Il qualifie ses commentaires des Anciens non pas de critique¹ ou bien d'une œuvre d'auteur, mais d'*essais*, de tentatives de se connaître. Au XVII^e siècle, Boileau présente son *Art poétique* comme étant l'ouvrage d'un auteur satirique ou d'un censeur, pendant que La Bruyère juge, dans ses *Caractères*, ce que l'on appelait les « ouvrages de l'esprit » en philosophe. C'est toujours en philosophes – et à plus juste titre – que pensent la littérature les Encyclopédistes de l'époque des Lumières : Rousseau, Diderot, Voltaire. Lorsque la critique s'affirme au XIX^e siècle comme une activité journalistique (Sainte-Beuve) ou comme une discipline universitaire (Sainte-Beuve, Hippolyte Taine, Gustave Lanson, etc.), les conceptions de la création littéraire et de l'interprétation passent au premier plan, tandis que le rôle du critique se réduit à une compétence de caractère général : un biographe (Sainte-Beuve), un « zoologiste de l'esprit humain » (Hippolyte Taine), un historien évolutionniste (Ernest Renan), un historien de la littérature (Gustave Lanson).

Depuis le « lansonisme », institutionnalisé vers la fin du XIX^e siècle, régnant en France et rayonnant en Europe jusqu'à l'avènement du structuralisme, dans les années 1960, le statut du critique ne change pratiquement pas. On pourrait dire même que le structuralisme n'accorde pas non plus une place à part au critique, bien qu'il adopte à l'égard du texte une position opposée à celle des disciples de Lanson. L'analyse structurale – immanente ou bien intertextuelle – privilégie les liens intratextuels ou intertextuels, alors que la fonction du critique en tant que sujet établissant ces liens reste en arrière-plan. À l'époque où le structuralisme battait son plein, les voix qui insistaient sur la subjectivité du critique et sur son rapport au texte n'étaient pas assez entendues.²

À l'heure actuelle, faute d'une école méthodologique dominante de critique littéraire, nous pouvons penser avec moins de préjugés les dispositifs critiques. Le rôle de l'interprète apparaît au grand jour pour devenir une instance constitutive de sens au même titre que le texte, l'auteur, le public. À cet égard l'expérience et l'évolution de Tzvetan Todorov sont révélatrices des tendances marquantes au sein des sciences humaines d'aujourd'hui.

Il est au moins deux raisons majeures qui rendent la production critique de Todorov emblématique des sciences humaines à notre époque. D'une part, le nombre et la diversité thématique de ses ouvrages (plus d'une trentaine) sont toujours en résonance avec les grands courants d'idées des cinquante dernières années. D'autre part, la limpidité méthodologique de tous ses livres en fait un témoin précieux de l'évolution de la pensée critique pendant une période d'effervescence théorique sans précédent dans le domaine des sciences humaines en général et de la théorie de la littérature en particulier.

1 Et pour cause, le mot « critique » ne s'impose dans son sens actuel qu'au XVIII^e siècle.

2 Dans son livre au titre significatif *La relation critique* (première édition, 1970, deuxième édition revue et augmentée, 2001), Jean Starobinski souligne deux faits qu'on sous-estimait à l'époque : « La structure structurée nous renvoie à un sujet structurant, de même qu'elle nous renvoie à un monde culturel auquel elle s'ajoute en y apportant peut-être le trouble et le défi » (p. 46) ; le critique « garde sur la scène un Je qui n'est pas tout à fait moi » (p. 38). Cf. JEAN STAROBINSKI, *La relation critique*, Paris, Gallimard, 2001.

2 POSER UN CADRE MÉTHODOLOGIQUE DE LA SUBJECTIVITÉ

Avant de suivre les premières manifestations et l'évolution de la subjectivité dans les études critiques de Todorov, j'essaierai de tracer un cadre typologique général des rapports possibles entre le chercheur et son objet dans le domaine des sciences humaines. Je l'emprunte à l'étude de Magali Uhl, *Subjectivité et sciences humaines*.³ L'auteur définit trois types de rapports entre le sujet et l'objet de la recherche.

1. Une relation objective entre un sujet épistémologique abstrait et un objet qui lui est totalement extérieur. Dans ce cas, le sujet et l'objet étant radicalement hétérogènes, la connaissance n'est possible qu'en vertu d'une théorie du reflet ou bien d'une espèce de scientisme : « Cette thèse *réaliste*, empiriste naïve (la théorie du reflet dans le marxisme vulgaire) et scientiste (dans une certaine sociologie positiviste) n'est plus crédible aujourd'hui, même si elle constitue encore l'allant de soi implicite de l'idéologie spontanée des sciences sociales », conclut Uhl.⁴

2. Une position dominante du sujet de la recherche qui projette sur l'objet son for intérieur, son univers imaginaire. Cette attitude « radicalisée par la psychanalyse, soutient alors qu'il n'y a pas de différences majeures entre les "choix d'objet" ou les investissements objectaux observables dans une relation de recherche, dans une relation amoureuse ou dans une création artistique ».⁵

3. La recherche est « une *construction sociale* ou un montage symbolique qui puise son origine dans les visions du monde (catégories théoriques) ou les préoccupations collectives (catégories pratiques) d'un groupe social dont le chercheur serait le représentant intellectuel ». ⁶ Cette attitude est fondée sur l'interaction du sujet et de l'objet. Magali Uhl pense à juste titre qu'à présent elle est prédominante en sciences humaines.

Bien entendu, ces trois types de relations n'épuisent ni en théorie ni dans la pratique les rapports possibles entre le sujet critique et l'objet de recherche. Elles peuvent, du reste, cohabiter chez le même chercheur, dans ses différents ouvrages ou bien à l'intérieur d'une seule étude. On les retrouve aussi chez Todorov mais il faut les considérer seulement comme un point de départ vers des relations plus complexes et plus nuancées. Car ce sont précisément les circonstances concrètes dans lesquelles le moi todorovien émerge à la surface, la portée des cercles herméneutiques qu'il formera et leur interférence avec les champs sémantiques de l'objet étudié qui peuvent jeter une lumière nouvelle sur le problème de la subjectivité en sciences humaines. La subjectivité qui nous intéresse ici est un processus plutôt qu'un état d'esprit fixe. Aussi notre petite enquête sur la subjectivité nécessite-t-elle une mise en perspective – avant tout celle des champs de recherche explorés par Todorov – sans pour autant perdre de vue un contexte plus large de réflexion critique et les résonances possibles avec d'autres critiques.

³ MAGALI UHL, *Subjectivité et sciences humaines. Essai de métasociologie*, Paris, Beauchesne, 2004.

⁴ *Ivi*, p. 110.

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Ibidem*.

3 Todorov-I ou la subjectivité refoulée

Durant toute une première période de recherche (1965-1980), Todorov pratique un discours critique conventionnel. Ici, l'instance qui écrit n'est qu'une catégorie grammaticale dépourvue de toute teneur existentielle. Le « formaliste », le « structuraliste » Todorov développe des idées sur les méthodes et la portée d'une discipline qu'il veut contribuer à instituer en science de la littérature – la poétique. Les descriptions, les découpages et les analyses du texte et de son matériau verbal aspirent à la rigueur et à l'objectivité des sciences exactes. Cette objectivité recherchée est censée être d'autant plus authentique qu'elle se garde de succomber à la moindre subjectivité sous peine de compromettre l'énoncé et de le soustraire à une procédure scientifique de vérification.

La question du Je critique est posée pour la première fois dans le livre *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*.⁷ Cependant Todorov formule cette question par la négative, précisant dans son Introduction que, dans ce livre, il ne parlera pas de sa propre voix et qu'il se contentera de mettre à jour quelques problèmes de terminologie qui se posent à propos des traductions françaises de Bakhtine. Son but est donc de rendre, à l'usage du public francophone, plus clairs et plus authentiques les textes du grand penseur russe : « Je ne puis affirmer que le présent texte soit vraiment de moi : un peu comme Jean Starobinski nous a permis de lire le travail de Saussure sur les anagrammes, je voudrais, dans un contexte différent et avec des difficultés d'une autre espèce, présenter les idées de Bakhtine en fabriquant une sorte de montage, à mi-chemin entre l'anthologie et le commentaire, où mes phrases ne sont pas tout à fait de moi ».⁸ Le refus de parole personnelle semble mener logiquement au refus d'identité en tant que commentateur : « [...] je pense que mon nom pourrait être considéré comme l'un des pseudonymes (mais sont-ce de purs pseudonymes ?) utilisés par Bakhtine ».⁹ Renonçant délibérément d'une voix personnelle, le Je du critique s'identifie à l'objet de sa recherche, devenant de la sorte un *alter ego* de l'auteur étudié.

D'ailleurs, ce « manque de personnalité » du critique, qui se met entièrement au service de son auteur, rappelle le jeune homme Todorov, lorsque l'adolescent ressentait le contact avec les autres comme une sorte de perte d'identité. Dans son livre autobiographique *Devoirs et Délices*,¹⁰ Todorov décrit rétrospectivement cette étape de son évolution : « Quand j'étais adolescent, j'étais inquiet de ne posséder aucune identité. C'était une question qui me tourmentait souvent. Je me reprochais de me laisser trop influencer par les interlocuteurs, de partager toujours les opinions du dernier qui m'avait parlé avec conviction. Je trouvais que je n'existais qu'en relation avec les autres : tout seul je n'étais personne, je n'avais aucune idée vraiment à moi ».¹¹ Dans cet ordre d'idées, Todorov lui-même fait un parallèle entre son manque de confiance en soi et ses premiers pas

7 TZVETAN TODOROV, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, suivi de *Écrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981.

8 *Ivi*, p. 12.

9 *Ibidem*.

10 TZVETAN TODOROV, *Devoirs et délices. Une vie de passeur*, entretiens avec Catherine Portevin, Paris, Seuil, 2002.

11 *Ivi*, p. 361.

de critique : « En me vouant à l'interprétation des autres, je convertissais mon infirmité en avantage : j'allais les entendre, me couler en eux, et ensuite parler avec leur voix. Je les disais et, en même temps, ils me disaient, ils exprimaient mes convictions mieux que je ne savais le faire ».¹²

La naissance du Moi critique se double paradoxalement d'un refus d'identité dans la mesure où le Moi « habite » d'autres Moi, parle avec la voix des autres et, au lieu de suivre sa nature, emprunte des modèles identitaires étrangers.

Si l'on recherche des analogies typologiques avec les grands de la littérature, Montaigne vient à l'esprit. Citer les auteurs (essentiellement les Anciens) est pour lui un moyen de se dire soi-même : « Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire ».¹³

Montaigne, à la différence du jeune Todorov, recourt à la parole des autres de façon systématique, tout au long de sa vie, au point d'en faire un procédé d'écriture et une méthode de pensée philosophique. L'identité intellectuelle frustrée qu'évoque Todorov appelle des associations plutôt avec Rousseau (« je devenais le personnage dont je lisais la vie »)¹⁴ ou bien avec Proust (« Je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} et de Charles Quint. »).¹⁵ Dans tous ces cas, il s'agit d'aveux rétrospectifs qui témoignent d'une étape de vie déjà dépassée mais qui fait toutefois partie de l'itinéraire du Je du critique ou de l'écrivain. On peut en ce sens admettre qu'au moment où Todorov fait part de son « aphonie » face au texte de Bakhtine, il a déjà pris conscience de la nécessité de parler de sa propre voix. En principe Todorov qualifie de philologique son commentaire de Bakhtine dans la mesure où le travail du philologue facilite la lecture d'un auteur sans prétendre en livrer une interprétation personnelle. Cependant, dans ce livre qui se veut à mi-chemin entre l'anthologie et le commentaire, Todorov propose des formules conceptuelles importantes. C'est ainsi qu'il appelle « le principe dialogique » une des grandes idées de Bakhtine. Le principe dialogique présuppose l'existence de deux sujets à part entière, et c'est précisément parce qu'il veut rester dans l'ombre de son auteur que Todorov n'applique pas l'approche dialogique à Bakhtine : « [...] je me suis abstenu (en principe) de dialoguer avec Bakhtine : il faut que la première voix soit entendue avant que le dialogue ne commence ».¹⁶ Or, comme je le notais, le refus de dialogue est déjà une annonce d'un dialogue à venir. La subjectivité déclarée du critique apparaît comme un préalable à ce dialogue.

La première tentative d'application – bien qu'en état d'ébauche – du principe dialogique est faite dans le livre suivant de Todorov, *La conquête de l'Amérique. La question de l'Autre*.¹⁷ D'entrée de jeu, l'auteur situe son enquête au niveau de l'intersubjectivité : « Je veux parler de la découverte que le *je* fait de l'*autre*. [...] Mais les autres sont des je

¹² *Ibidem*.

¹³ MICHEL DE MONTAIGNE, *Les essais*, textes établis par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, Paris, Gallimard, 2007, p. 153.

¹⁴ JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *Les confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, t. I, p. 47.

¹⁵ MARCEL PROUST, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1999, p. 13.

¹⁶ TODOROV, *Mikhaïl Bakhtine*, cit., p. 12.

¹⁷ TZVETAN TODOROV, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.

aussi : des sujets comme moi, que seul mon point de vue, pour lequel tous sont *là-bas* et je suis seul *ici*, sépare et distingue vraiment de moi ».¹⁸ Seulement, ici, Todorov rattache l'intersubjectivité plutôt à la problématique de l'altérité qu'à celle de la subjectivité. Le Je dont il parle est une notion suprapersonnelle, abstraite, au mieux, un Nous collectif : « [...] c'est bien la conquête de l'Amérique qui annonce et fonde notre identité présente ».¹⁹ Le bilan que l'auteur dresse de son enquête à la fin du livre montre toutefois que ce Je suprapersonnel n'en est pas moins un travail de construction subjective. Les pages finales démarquent avec insistance la position du Je todorovien par rapport au Je des personnages historiques étudiés. Si dans *Mikhaïl Bakhtine* Todorov s'abstient de faire porter sa voix, ici il revendique explicitement le fait qu'il parle en son propre nom : « J'ai voulu éviter deux extrêmes. Le premier est la tentation de faire entendre la voix de ces personnages telle qu'en elle-même ; de chercher à disparaître moi-même pour mieux servir l'autre. Le second est de soumettre les autres à soi, d'en faire des marionnettes dont on contrôle toutes les ficelles. [...] De Colon à Sahagun, ces personnages ne parlent pas le même langage que moi ; mais ce n'est pas faire vivre l'autre que de le laisser intact, pas plus qu'on n'y arrive en oblitérant entièrement sa voix ».²⁰

En réalité, l'énoncé de *La conquête de l'Amérique* délimite nettement les valeurs et les concepts contemporains de ceux des acteurs de la Conquête. Ici, la ligne de partage est d'ordre temporel. En outre, elle privilégie le présent par rapport au passé. En effet, si l'auteur explore un événement, un phénomène important du passé, c'est pour mieux penser et comprendre son propre présent. L'appartenance à ce présent ne suffit toutefois pas pour parler de subjectivité. Dans ce livre, tout comme dans le précédent (sur Bakhtine), il s'agit plutôt d'une prise de conscience de la subjectivité du critique sans pour autant que le seuil de la subjectivité soit vraiment franchi. L'émancipation du Je critique est un long processus qui implique sans doute une volonté de s'affranchir de certains stéréotypes et réserves, d'acquiescer une nouvelle technique d'argumentation.

4 UN BILAN CRITIQUE

Le livre suivant de Todorov *Critique de la critique*²¹ est la première véritable mise en œuvre de la subjectivité qui jusqu'à ce moment était plutôt revendiquée qu'assumée. Cet essai de théorie de la littérature passe en revue quelques grands courants littéraires, fait des commentaires ciblés de leurs représentants les plus illustres, le tout allant de pair avec un bilan que Todorov dresse de ses propres professions de foi en littérature. Autant dire que la démarche analytique implique une double mise en question – des autres et de soi-même. Le propos liminaire souligne les mobiles subjectifs qui avaient présidé au choix des théoriciens étudiés : « j'ai choisi des auteurs par lesquels je me sens le plus atteint »,²² notamment les formalistes russes, Brecht, Sartre, Blanchot, Barthes, Bakhtine, Northrop Frye. Tous ces esprits avaient exercé une forte influence sur Todorov. Celle-

18 *Ivi*, p. II.

19 *Ivi*, p. 14.

20 *Ivi*, p. 254.

21 TZVETAN TODOROV, *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984.

22 *Ivi*, p. 9.

ci était souvent doublée d'admiration et de fascination. Aujourd'hui encore, même s'il regarde d'un autre œil leurs travaux critiques, il garde un lien affectif fort avec certains de ses anciens maîtres à penser, Barthes en premier. Todorov situe leurs idées littéraires dans la vaste voie du post-romantisme pour autant qu'ils professent tous, quoique à des degrés différents, l'idée d'un art pur. En outre, ils soulignent tous la différence qualitative entre l'œuvre littéraire et les autres genres discursifs. Todorov reconnaît, d'ailleurs, sa propre attitude ambivalente à l'égard du romantisme : « J'ai été, je suis ce "romantique" qui essaie de penser le dépassement du romantisme à travers l'analyse d'auteurs auxquels je me suis successivement identifié ».²³ On le voit, les auteurs étudiés ici ne sont pas un simple objet d'analyse, une matière étrangère aux idées et aux goûts personnels du chercheur. Pour Todorov l'altérité de Bakhtine, de Blanchot, de Barthes n'est pas celle de Colomb, de Cortés ou de Sahagun. À travers ces critiques emblématiques, Todorov analyse son propre parcours de critique. Sans doute, l'imagination y est pour quelque chose dans cette identification. C'est pourquoi Todorov parle de soi comme d'un autre, à savoir un personnage d'un « roman d'apprentissage ». Notons que le genre, employé ici métaphoriquement, implique l'idée d'une évolution du héros.

À cette étape-là, Todorov voit l'aspect essentiel de sa propre évolution dans le besoin de rattacher ses observations esthétiques à des jugements de valeur. L'interprétation de l'œuvre implique une réflexion morale que l'on pourrait à la rigueur appréhender comme une action éthique : « [...] notre jugement ne découlera pas de notre savoir : celui-ci nous servira à restituer la voix de l'autre, alors que la nôtre trouve sa source en nous-même, dans une responsabilité éthique assumée ».²⁴ C'est l'articulation claire des voix – notamment celles de l'œuvre étudiée et du critique – qui devient la condition d'une critique dialogique.²⁵ Todorov en formule les principes dans les pages finales du livre.

Tout au long de *Critique de la critique*, la question de la subjectivité du critique détermine le point de vue du commentateur sur les auteurs commentés. Ainsi, par exemple, Sartre soutient la thèse d'une critique objective, celle-ci n'étant considérée que comme un moyen pour révéler l'univers unique de l'œuvre. Or, dans ses livres sur Baudelaire, sur Flaubert ou sur Jean Genet, Sartre appréhende les œuvres de ces écrivains essentiellement comme autant de plates-formes conduisant à leur biographie. Autrement dit, Sartre place les œuvres en question sous le signe de la subjectivité de leurs auteurs dans la mesure où elles procèdent de l'axiologie de leur créateur. Quant à sa propre subjectivité, Sartre n'en parle pas. Elle n'en est pas moins présente. Contrairement à Sartre, Maurice Blanchot se déclare hostile à intégrer des jugements de valeur dans son commentaire critique. Par là, il rejette toute subjectivité. Son idéal de critique devient l'invisibilité²⁶. Todorov rappelle

²³ *Ivi*, p. 15.

²⁴ *Ivi*, p. 187.

²⁵ Sur cette question, je me permets de renvoyer à mon étude : STOYAN ATANASSOV, *Tzvetan Todorov ou le moi dialogique au carrefour des cultures*, in « Филолошки преглед (Revue de philologie) », XXXII (2006), pp. 33-47. Elle est également disponible dans : *Signes, Discours et Sociétés* [en ligne], 3. Perspectives croisées sur le dialogue, 24 juillet 2009 : <http://www.revue-signes.infodocument.php?id=1173> ISSN 1308-8378.

²⁶ Cet idéal était conforme au comportement qu'adopte Blanchot dans sa vie. Au moment où il atteint une célébrité de critique, l'homme s'efface publiquement. Perdant toute visibilité, refusant qu'on publie ses

la fameuse métaphore de Blanchot : la voix du critique est comme la neige qui tombe sur la cloche et, en fondant, fait vibrer celle-ci. Le prix de la parole critique apparaît donc bien élevé : c'est la mort du critique.

Todorov commente Barthes suivant la même logique : d'une part, un désaccord avec Barthes lorsque celui-ci se définit comme un « voleur de langage », c'est-à-dire comme un simple vecteur du langage des autres ; d'autre part, une haute estime pour les textes où Barthes est le plus présent et le plus personnel, tels *Roland Barthes par lui-même* ou *La chambre claire*.

La subjectivité du critique en tant que protagoniste de la critique dialogique porte, certes, l'empreinte de l'expérimentation en laboratoire. Todorov convient que le dialogue qu'il mène avec Sartre, Barthes, Bakhtine et les autres critiques est fondamentalement asymétrique : ses « interlocuteurs » sont absents, ils ont dit leur dernier mot, tandis que le commentaire sur eux peut se poursuivre indéfiniment. Il y a une différence entre le dialogue avec l'auteur mort et le dialogue avec un auteur vivant. Celui-ci peut répondre. Plus encore, il convient de ne pas confondre l'idée de la critique dialogique avec sa mise en œuvre. L'exemple le plus éloquent à cet égard est Mikhaïl Bakhtine. Dans *Critique de la critique*, Todorov « s'entretient » déjà avec lui, oppose ses vues à celles du critique russe et précise un point important : Bakhtine annonce plutôt qu'il ne réalise la critique dialogique.²⁷

Le « dialogue » avec Bakhtine se poursuit plus tard dans une étude intitulée « Pourquoi Jakobson et Bakhtine ne se sont jamais rencontrés ».²⁸ Cette enquête fort intrigante commente des témoignages sur la vie de Bakhtine. Les faits biographiques sont mis en parallèle avec l'évolution idéologique du penseur russe. Todorov montre qu'entre l'homme Bakhtine – un solitaire qui évite le contact avec des inconnus ou avec des personnes qu'il ne porte pas en estime (dont Roman Jakobson), qui a la phobie insurmontable du téléphone – et le penseur, qui adopte les idées de Martin Buber sur le dialogue avant de développer ses thèses originales sur la polyphonie et la carnavalisation dans l'œuvre de Dostoïevski et de Rabelais, un abîme se creuse. Pour élucider ce curieux paradoxe il aurait fallu que l'exilé de Saransk se fût décidé à parler à la première personne de soi et de son œuvre. Or cela ne se produit jamais. Tout au long de son œuvre, Bakhtine ne se départira pas du discours objectif. Il expose ses idées d'un univers dialogique au moyen d'une énonciation monologique et impersonnelle. Aussi Todorov considère-t-il Bakhtine comme précurseur, et non pas comme fondateur de la critique dialogique.

Le véritable fondateur de cette critique est Todorov lui-même. Il apporte ainsi un élément important à la théorie de l'interprétation. On trouve une première caractéristique de la critique dialogique dans *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*. Todorov esquisse une typologie de base comportant trois types d'interprétation : « Le premier consiste à unifier au nom de soi : le critique se projette dans l'œuvre qu'il lit, et tous les auteurs illustrent, ou exemplifient, sa propre pensée. Le second type correspond à la « cri-

photos ou le moindre détail de sa vie privée, Blanchot apparaît comme le cas limite du critique qui fait tout pour effacer sa subjectivité. Ce refus porte l'empreinte de l'influence hégélienne.

²⁷ TODOROV, *Critique de la critique*, cit., p. 101.

²⁸ TZVETAN TODOROV, *Pourquoi Jakobson et Bakhtine ne se sont jamais rencontrés*, in « Esprit », CCXXVIII (1997), pp. 5-30 ; cf. aussi TZVETAN TODOROV, *La signature humaine*, Paris, Seuil, 2009, pp. 103-137.

tique d'identification » (...): le critique n'a pas d'identité propre, il n'existe qu'une seule identité : celle de l'auteur examiné, et le critique s'en fait le porte-parole ; nous assistons à une fusion dans l'extase, et donc à une unification. Le troisième type d'interprétation serait le dialogue préconisé par Bakhtine, où chacune des deux identités reste affirmée (il n'y a pas d'intégration ni d'identification), où la connaissance prend la forme de dialogue avec un « tu », égal au « je » et pourtant différent de lui ». ²⁹ Des années plus tard, Todorov finira par transformer ces trois types d'interprétation en trois phases intégrées au sein d'une même lecture critique. Il s'en tiendra à cette méthode, cette fois-ci sans une argumentation théorique, jusqu'à dans ses livres récents. ³⁰ Dans cette méthode dialogique, la première et la troisième phase de l'interprétation impliquent une subjectivité assumée de l'instance critique.

Pour revenir encore un instant à *Critique de la critique*, notons deux variétés de subjectivité que l'on y trouve à l'œuvre. D'une part, Todorov insère dans son étude une correspondance personnelle avec deux critiques, Ian Watt et Paul Bénichou. Il ne s'agit donc pas ici d'un dialogue en différé, la présence de l'interlocuteur est très forte. D'ailleurs, en dépit des sollicitations « dialogiques » de Todorov, ni Watt, ni Bénichou ne se laissent pas entraîner par la volonté de Todorov qui les pousse à manifester plus nettement leur subjectivité. (Force est de conclure ce que Todorov ne conclut pas : la subjectivité du critique est une question de volonté, certes, mais aussi de méthode. À défaut d'une méthode qui intègre l'instance subjective, la subjectivité serait impossible ou factice.) D'autre part, l'épilogue du livre, intitulé « Une critique dialogique ? », propose pour la première fois un récit d'expériences personnelles. Todorov décrit comment il avait fait la connaissance de l'écrivain Arthur Koestler et du philosophe Isaiah Berlin, deux personnalités dont la rencontre avait provoqué un tournant dans l'orientation littéraire de Todorov. Quel est le bilan de ces deux expériences dialogiques ? À la suite du dialogue avec Watt et Bénichou, aucun des interlocuteurs ne s'en trouve changé. Les rencontres avec Koestler et Berlin ne reproduisent pas de dialogues. Ce qui compte pour Todorov, c'est l'effet de la parole de ses interlocuteurs et le travail de changement que cette parole avait commencé à opérer en lui. En conséquence, Todorov prend conscience de la nécessité de rattacher sa recherche à son expérience personnelle. Désormais, sa subjectivité sera placée sous une double détermination : méthodologique (la critique dialogique) et axiologique (l'humanisme).

On trouve une description du mécanisme de la critique dialogique aussi dans le processus de la connaissance de l'Autre. Dans la postface d'un texte ³¹ dont la première version a été présentée en 1981, au Congrès mondial d'études bulgares à Sofia, Todorov articule la relation du critique au texte commenté à travers quatre phases :

1. l'Autre se trouve assimilé par le Je ;

²⁹ TODOROV, *Mikhaïl Bakhtine*, cit., p. 166.

³⁰ Cf. en particulier les livres suivants de Tzvetan Todorov : *Les aventuriers de l'absolu*, Paris, Laffont, 2005 ; *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007 ; *La peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Laffont, 2008 ; *La signature humaine*, cit. ; *Les ennemis intimes de la démocratie*, Paris, Laffont/Versilio, 2011.

³¹ TZVETAN TODOROV, *La Bulgarie en France*, in Tzvetan Todorov, *Les morales de l'histoire*, Paris, Grasset, 1991, pp. 25-40.

2. le Je se retire en second plan laissant la première ligne à l'objet du commentaire. Voici la description de cette deuxième phase : « Ce geste peut être vécu selon des modalités fort différentes. Savant épris de fidélité et d'exactitude, je me fais plus Persan que les Persans : j'apprends leur histoire et leur présent, je m'habitue à percevoir le monde à travers leurs yeux, je réprime toute manifestation de mon identité originale ; en écartant ma subjectivité, je crois être dans l'objectivité » ;³²
3. Le Je entre en dialogue avec les autres : « je perçois mes propres catégories comme aussi relatives que les leurs. Je renonce au préjugé qui consiste à imaginer qu'on puisse renoncer à tout préjugé : je pré-juge, nécessairement et toujours, mais c'est en cela même que consiste l'intérêt de mon interprétation, mes préjugés étant différents que ceux des autres » ;³³
4. La connaissance de l'Autre dépend de l'identité du sujet connaissant qui change à son tour sous l'effet de ce processus.

Ce schéma permet de voir que l'interprétation du texte et la connaissance de l'autre procèdent de la même logique et engagent au même point aussi bien le sujet de la critique que le sujet du rapport interpersonnel. Car Todorov reconnaît au même titre le statut de sciences humaines à la critique littéraire et à l'anthropologie. D'où la position similaire du sujet connaissant. Un autre texte de Todorov, « Les sciences morales et politiques »,³⁴ pose les fondements philosophiques de la subjectivité en sciences humaines. Todorov rappelle trois vérités bien connues dont les effets sont pourtant souvent oubliés : l'identité du sujet et de l'objet en sciences humaines confère au processus cognitif un caractère intersubjectif ; reconnaître le libre arbitre propre à tout être humain, c'est renoncer à l'objectivité inhérente aux sciences « pures » ; la connaissance humaniste de l'homme trahirait sa nature si elle ne comportait pas un système de valeurs soit commun, soit différent par rapport à l'objet étudié.

5 HUMANISME ET SUBJECTIVITÉ

À partir des années 1980, Todorov oriente ses recherches vers la philosophie morale et politique. Ces nombreux ouvrages, quelle qu'en soit la diversité thématique, accordent une préférence à des événements et des phénomènes du passé. Or, comme nous l'avons noté à propos de *La conquête de l'Amérique*, le passé est pour Todorov une clé pour comprendre le présent. Il se confie là-dessus à Jean Verrier : « Le passé me fascine, mais je ne l'approche pas à la manière d'un chroniqueur, d'un archiviste, d'un ethnographe. Ce n'est pas la singularité des faits qui me retient, même si je reconnais que cet intérêt-là est parfaitement légitime, c'est plutôt la relation du passé avec le présent, voire avec le futur ».³⁵ Lier le passé au présent implique une temporalité dialogique qui soit symétrique

³² *Ivi*, p. 38.

³³ *Ivi*, p. 39.

³⁴ TZVETAN TODOROV, *Les sciences morales et politiques*, in TODOROV, *Les morales de l'histoire*, cit., pp. 7-22.

³⁵ JEAN VERRIER, *Tzvetan Todorov. Du formalisme russe aux morales de l'histoire*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1995, p. 125.

au dialogue entre le critique et l'objet de son étude. Les nouveaux postulats méthodologiques sont déduits des travaux concrets, mais ils joueront à leur tour un rôle déterminant dans le choix des problèmes à étudier : l'histoire des idéologies ou des moments clés de l'histoire européenne qui mettent à l'épreuve nos grands repères axiologiques. Cette nouvelle orientation permet aussi à Todorov de rapprocher ses intérêts professionnels de son univers personnel, autrement dit le sujet du chercheur se superpose au sujet existentiel. Celui-ci présente de l'intérêt pour autant qu'il témoigne d'une situation historique et sociale concrète.³⁶ Nous voyons donc le dispositif intellectuel et moral en vertu duquel se constitue la subjectivité todorovienne. Celle-ci prend de la visibilité non parce qu'elle révèle tout simplement les pensées et les sentiments du Je, mais parce qu'elle affirme ou infirme au niveau existentiel une vérité historique qu'est censée partager toute une collectivité.

Une fois posé le cadre méthodologique de la subjectivité, voyons maintenant ses modalités, ainsi que ses fonctions argumentatives et stylistiques au cours de l'interprétation.

En 1985, Todorov publie un petit livre, *Frêle bonheur*.³⁷ Une première partie du propos liminaire est énoncée en première personne du pluriel, tandis que la seconde partie passe à la première personne du singulier. Le commentaire sur Rousseau vise des buts pratiques puisque à travers la pensée du philosophe le commentateur pense son propre mode de vie. D'ailleurs, le discours du commentateur est mis à l'épreuve dès lors que son Je existentiel se trouve directement lié à son Je professionnel. Si la personne du commentateur est en jeu, il commence à se méfier des mots abstraits ou trop usés tels que *l'existence, la morale, l'égalité, la fraternité, la liberté, la vertu*. La réflexion morale ne saurait s'en passer, certes, mais, quand il s'agit de faire part d'une expérience personnelle, ces mots sonnent creux. On voit donc comment la subjectivité assumée définit les critères d'un style qui soit clair, simplifié, proche de la communication au quotidien. L'avant-propos de *Frêle bonheur* contient aussi un aveu de Todorov sur ses réserves antérieures à l'égard de Rousseau : le penseur genevois lui paraissait trop empreint de rhétorique et trop extrême, tandis que maintenant Todorov se rend compte de la profondeur de ce penseur et de la nécessité de rattacher telle ou telle idée de Rousseau à l'ensemble de son système philosophique. Et ce système doit être pesé sur la balance de la sagesse à laquelle le commentateur aspire et de sa quête de vie harmonieuse.

Le livre suivant, *Nous et les autres*³⁸ – une étude fondamentale sur la pensée française de l'identité collective – prend plusieurs années de travail. Todorov assimile un corpus énorme d'ouvrages, mais surtout il fournit un effort considérable pour faire cristalliser ses idées. L'avant-propos du livre contient quelques arguments importants justifiant la subjectivité du critique. Todorov livre au lecteur ses souvenirs d'enfance et d'adolescence en Bulgarie pour illustrer sa thèse de la double vie que devait mener un homme à l'époque totalitaire : d'une part, le comportement et le discours officiels en conformité avec les impératifs idéologiques ; d'autre part, une vie privée soucieuse de préserver sa liberté intérieure et sa franchise dans le cercle des proches. Après son installation en France, Todorov

³⁶ *Ivi*, p. 124.

³⁷ TZVETAN TODOROV, *Frêle bonheur. Essai sur Rousseau*, Paris, Hachette, 1985.

³⁸ TZVETAN TODOROV, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989.

fera la découverte d'une autre duplicité : la plupart des Français ne rattachent pas directement leurs idées politiques à leur comportement et à leur mode de vie. Le Je éthique et le Je politique semblent évoluer à des niveaux différents. Todorov dresse le même bilan de son propre itinéraire de recherche qui, voici déjà vingt ans, évolue parallèlement à sa vie privée sans vraiment la recouper :

Intéressé par les problèmes de la littérature et du langage, je m'étais alors initié à ce qui s'appelle les sciences humaines (et sociales). Mais rien de ce que j'arrivais à penser sur le langage ou la littérature n'avait de relation avec mes convictions ou sympathies, telles que je les éprouvais dans les heures qui n'étaient pas consacrées au travail. Plus même : la logique de ces sciences semblait exclure *a priori* toute interférence de ce genre, puisque le travail était réputé d'autant mieux fait qu'il était plus "objectif", c'est-à-dire qu'il avait permis d'effacer toute trace du sujet que j'étais, ou des jugements de valeur que je pouvais porter. Dans une partie, certes limitée, de mon existence, je répétais donc l'incohérence, ou tout au moins l'isolement, que j'étais prêt à reprocher aux personnes autour de moi.³⁹

Le moyen de mettre fin à ce dédoublement aux relents de la schizophrénie, c'est réconcilier sa vie privée avec sa vie professionnelle. Car, prévient Todorov, « une pensée qui ne se nourrit pas de l'expérience personnelle du savant dégénère vite en scolastique, et n'apporte de satisfaction qu'au savant lui-même ou aux institutions bureaucratiques, qui adorent les données quantitatives ». ⁴⁰ Bien entendu, le domaine des sciences humaines nous oblige à assimiler une masse de faits dont la présentation objective constitue une condition *sine qua non* pour rentrer dans les normes du savoir scientifique. En rappelant ce critère d'objectivité des faits, Todorov trace du coup une des limites de la subjectivité. Du reste, la connaissance de bien des problèmes devrait être préservée de velléités subjectives. Ainsi, par exemple : « l'observation des formes peut se passer pendant longtemps de valeurs et de subjectivité ». ⁴¹ On pourrait qualifier cette espèce de limite de la subjectivité comme *épistémologique* pour autant qu'elle découle de la nature même de l'objet étudié.

6 UNE SUBJECTIVITÉ AU SERVICE DE LA QUÊTE DE VÉRITÉ

La subjectivité qui se manifeste à l'intérieur des limites épistémologiques revêt des formes différentes. Dans *Nous et les autres*, celles-ci sont essentiellement de deux types : 1) la parole de Todorov en première personne, qui relate une expérience ou bien une idée personnelle. On trouve cette forme de subjectivité explicite surtout dans les « seuils » du livre – la préface, l'introduction, la postface, l'épilogue ; 2) au cours de son exposé, Todorov « cède » la parole aux auteurs qu'il commente, parce qu'il se propose avant tout de bien les comprendre, ce qui n'exclut pas la polémique avec eux et, par là, une subjectivité implicite. Todorov maîtrise de manière consciente ces deux procédés au service de la subjectivité. Ils sont d'ailleurs nettement délimités dans le dernier chapitre de *Nous et les autres* :

³⁹ *Ivi*, pp. 9-10.

⁴⁰ *Ivi*, p. 10.

⁴¹ *Ivi*, p. 11.

J'arrête ici la lecture des autres, et je prends à mon tour la parole. Ce n'est pas que je me sois tu jusqu'à présent : tout au long de ce livre, j'ai cherché à débattre des questions soulevées par les autres – avec eux ou contre eux, selon les cas. J'ai voulu savoir, non seulement ce qu'ils affirmaient, mais également si ces affirmations étaient justes ; j'ai donc dû constamment prendre position.⁴²

La subjectivité implicite dont parle Todorov est inhérente à toute critique. Or, dans notre cas elle acquiert plus de visibilité, elle se fait explicite.

La subjectivité critique laisse une empreinte sur le choix de discours critique. Chez Todorov, elle est exempte de toute intention de séduction, si fréquemment pratiquée par les chercheurs en France. Écrire est pour lui une opération rationnelle et un acte moral qui se distingue par sa sobriété d'élocution. Tenant la rhétorique en suspicion, sa façon de penser et d'écrire recourt volontiers à des truismes : « [...] mes arguments paraîtront parfois un peu trop terre à terre ; mais c'est encore une conséquence de mon désir de ne pas séparer vivre et dire, de ne pas annoncer ce que je ne peux pas assumer ».⁴³

La subjectivité définit aussi le genre de la recherche. Todorov rattache *Nous et les autres* à l'histoire de la pensée plutôt qu'à l'histoire des idées. Celle-là implique le point de vue d'un sujet, celle-ci met l'accent sur le mouvement ou l'enchaînement des idées sans se soucier de celui qui les véhicule. Il s'agit, à l'évidence, d'une distinction plutôt fonctionnelle et provisoire. Par ailleurs, sur les quatrièmes de couverture, Todorov est le plus souvent présenté comme un historien des idées.

Dans son livre suivant, *Face à l'extrême*⁴⁴ – une enquête sur la morale de l'homme placé dans les conditions extrêmes des camps de concentration – Todorov élargit et diversifie les formes de présence subjective de l'auteur. Le prologue du livre est en fait le récit personnel d'un voyage de l'auteur à Varsovie. Les impressions de Todorov lors de sa visite de deux lieux de mémoire – d'un côté, la tombe du père Popieluszko, un lieu culte de condamnation du régime totalitaire et de sublimation de l'idée nationale polonaise, d'un autre, le cimetière juif, désert, mal entretenu – lui donneront les premières impulsions pour entreprendre une recherche sur les comportements des détenus dans les conditions extrêmes des camps.

Les événements étudiés appartiennent au passé récent, mais Todorov n'en est pas le témoin. L'information recueillie concerne surtout des détenus des camps nazis et staliens. Au moment où Todorov travaille sur ce livre, les témoignages sur les camps en Bulgarie n'ont pas encore vu le jour. L'auteur précise également qu'il n'y a pas, parmi ses parents et ses proches, des victimes de ce sinistre phénomène. En d'autres termes, l'histoire des camps de concentration ne se recoupe pas avec celle de l'auteur. Celui-ci cherche cependant, en dépit de la distance du temps, l'écho de cet épisode monstrueux sur le sort de ses connaissances, se demandant à quel point cet aspect de la première phase du totalitarisme l'avait influencé dans son attitude envers des hommes qui ont compté dans sa vie. Ainsi s'expliquent les nombreuses digressions de l'auteur. Pour la première fois, Todorov démarque ses propos personnels du reste de l'étude. Ceux-ci sont transcrits en italique.

42 *Ivi*, p. 421.

43 *Ivi*, p. 15.

44 TZVETAN TODOROV, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991.

Les fragments de discours subjectif sont alimentés par le passé de l'auteur ou bien par des parallèles avec l'époque contemporaine (le présent de l'écriture). Là-dessus, les confessions à propos de ses parents laissent une vive impression. Par exemple, les observations sur le comportement maternel dans les camps – manifestation de la plus haute morale dépourvue du moindre désir de gloire ou d'héroïsme – glissent vers un portrait moral de la mère de l'auteur, une femme d'un désintéressement et d'un dévouement total :

[...] son bonheur, elle ne pouvait le vivre qu'à travers les autres. Elle n'aimait pas s'occuper d'elle-même, seulement des autres, si elle restait seule, elle s'ennuyait ; elle supportait encore moins qu'on ait à s'occuper d'elle, ni même qu'on fasse attention à elle. Elle est morte tout doucement, pendant que ses proches s'étaient absentés de sa chambre : elle n'aimait pas déranger. Mon père a une autre interprétation : elle a prié Dieu pour qu'il la rappelle, pense-t-il, pour ne plus être à la charge de son mari.⁴⁵

Au fond, la peinture de Haritina Todorova va au-delà du portrait moral. Le fils portraitiste ne se contente pas de relever les traits moraux de sa mère. Le portrait contient aussi une part anecdotique (ailleurs que dans le passage que nous venons de citer), de même qu'une dose discrète, mais nette, de subjectivité. Il serait plus juste de dire « deux subjectivités », celle de Todorov, d'une part, interprétant la mort de sa mère comme la énième preuve de son souci de ne pas déranger ; celle du père de Todorov, d'autre part, dévoilant avec ironie la volonté de Dieu rappelant sa femme pour qu'elle ne soit pas « à la charge de son mari ». À travers ce croquis, Todorov laisse entendre qu'il n'est pas de portrait moral sans touche subjective. Nous avons, une fois de plus, la confirmation de ce qui est propre à tous les grands écrivains moralistes – Plutarque, La Bruyère, Saint-Simon, Proust. Quand on traite du comportement humain, il convient de distinguer entre deux positions : l'une est moraliste, l'autre – morale. Le regard du moraliste est porté sur les autres ; celui de l'homme moral est tourné d'abord vers soi-même. Todorov formule ce principe avec une simplicité évangélique : « Si je veux des exemples du bien, je dois toujours les prendre en dehors de moi ; du mal, commencer par les chercher en moi ».⁴⁶ Todorov illustre cette règle morale avec le contre-exemple de Maurice Blanchot rendant un jugement moral sur Paul Valéry à cause des positions antisémites du poète au moment de l'affaire Dreyfus, mais passant sous silence ses propres égarements pronazis pendant les années 1930.⁴⁷

Dans d'autres cas, extrêmes et bien plus rares, la subjectivité permet au commentateur de donner libre cours à ses sentiments. Lisant les mémoires de Rudolf Hoess, le commandant d'Auschwitz, Todorov en a la nausée. Il préfère alors la livrer telle quelle au lecteur avant de l'analyser. Pareille spontanéité, rare chez Todorov, est provoquée par l'effet spécifique qu'exerce le récit de Hoess, à savoir l'absence totale de distance par rapport aux horreurs narrés : « Aucun autre des livres dont je parle ici ne me donne cette impression si fortement. À quoi est-elle due ? Sans doute à la conjonction de plusieurs facteurs : l'énormité du crime ; l'absence de véritables regrets de la part de l'auteur ; et

45 *Ivi*, p. 90.

46 *Ivi*, p. 128.

47 *Ivi*, pp. 128-129.

tout ce par quoi il m'incite à m'identifier à lui et à partager sa manière de voir ». ⁴⁸ Impliquant le lecteur dans sa propre perspective de narration, Hoess en fait « un voyeur de la mort des autres, et je me sens sali ». ⁴⁹ C'est le refus de ce rôle de voyeur, c'est-à-dire le refus de se laisser entraîner par la logique de l'auteur, qui explique pourquoi le commentateur quitte sa position objective : il oppose sa subjectivité à la prétendue objectivité du narrateur.

Une autre occasion d'introduire la perspective subjective dans le cadre historique de l'étude est fournie à l'auteur quand il veut jeter un pont entre le passé étudié et le présent vécu. Ainsi les réflexions sur le libre arbitre en tant qu'acte moral puisent-elles leur matière dans la vie des détenus mais se prolongent dans les événements d'actualité. Tel est le cas du commentaire de Todorov à propos de la nouvelle du suicide, en 1990, de Bruno Bettelheim. Le geste de l'ancien détenu est interprété par Todorov comme la confirmation ultime des idées que Bettelheim avait revendiquées encore dans les conditions concentrationnaires.

L'épilogue de *Face à l'extrême* définit deux formes de subjectivité. La première relève du *sujet* de l'étude, puisque l'un des trois axes de l'analyse est constitué par ce que l'auteur appelle « mes propres identités et petite histoire ». ⁵⁰ Or, en comparaison avec les deux autres axes du livre – les camps de concentration et les problèmes moraux qu'ils posent – les fragments autobiographiques sont plutôt des éclats qu'un véritable champ d'étude systématique. Aussi Todorov ne prend-il pas en considération ces fragments autobiographiques dans la conclusion conceptuelle du livre. Ceux-ci sont tout simplement l'écho de la seconde forme de subjectivité qui découle de la nature de l'*acte moral*. Dans cet ordre d'idées Todorov établit des distinctions importantes entre *action morale, moralisme, héroïsme, sens de la justice, politique, réflexion sur un problème moral*. Les actions morales sont « accomplies par le sujet même de l'action, un individu (subjectivité) » et elles « s'adressent à d'autres individus (personnalisation) ». ⁵¹ Todorov insiste que si l'on veut être moral, « on ne peut exiger que de soi ; à autrui on ne peut que donner », ⁵² tandis que le moralisme implique une action « qui n'est pas accomplie par le sujet même, qui se contente de l'énoncer (de la recommander) ». ⁵³ Quant à l'héroïsme, qui n'est pas en soi une action morale, il peut le devenir s'il vise le bien d'un autre. Tant qu'il cherche sa légitimité dans des abstractions comme la patrie, la liberté, l'humanité, il n'appartient pas au domaine moral.

7 LA SUBJECTIVITÉ – OU OUTIL POUR DÉMÊLER LA SPHÈRE PRIVÉE DE LA SPHÈRE PUBLIQUE

Le principe de subjectivité fonde tout un travail d'articulation et de définition de deux grands domaines sociaux – la justice et la politique. Le passage de l'une à l'autre

48 *Ivi*, pp. 185-186.

49 *Ibidem*.

50 *Ivi*, p. 305.

51 *Ivi*, p. 322.

52 *Ivi*, p. 323.

53 *Ibidem*.

s'effectue en parallèle avec celui de la philosophie morale à l'action morale. Ces quatre catégories ne sont toutefois pas identiques. Il ne faut donc pas confondre les domaines qu'elles désignent. Les distinctions établies par Todorov sont d'une grande portée tant pour la philosophie que pour la pratique sociale :

La justice n'est ni subjective (s'y soumettre est une obligation, non un mérite) ni personnelle (elle s'adresse indifféremment à tous les citoyens, voire à tous les êtres humains) ; mais elle peut se réclamer des mêmes principes que la morale (le bonheur de l'individu, le respect de la personne, l'universalité d'application). L'action morale ne se confond donc pas non plus avec *la politique*, qui – dans le meilleur des cas – est une action visant à restaurer la justice (ou plus de justice) à l'intérieur d'un pays, ce que la morale ne sait pas faire ; un peu comme l'héroïsme, l'action politique peut servir ou non l'intérêt des habitants. Enfin, la morale ne s'identifie pas non plus avec la *réflexion sur la morale*, qui est de l'ordre de la recherche de la vérité, non du bien. Aussi ce livre même, qui parle de morale, ne constitue-t-il pas nécessairement en lui-même un acte moral ; il pourrait l'être, toutefois, au même titre que n'importe quelle activité de l'esprit.⁵⁴

Le dernier point de ce propos nous éclaire aussi sur le sens des interventions de l'auteur dans l'exposé de son enquête de chercheur. Dans la mesure où ces interventions contiennent des jugements de valeur et des éléments d'autoévaluation, elles entrent en résonance avec la problématique morale. Sans être nécessairement une action morale, elles se placent dans cette perspective. En soi, la subjectivité n'est pas morale. Elle devient cependant un indice du lien entre la pensée de l'auteur et le comportement de la personne Todorov. Telle nous semble être la principale fonction des fragments autobiographiques dans *Face à l'extrême*.

Le discours dans *La vie commune*⁵⁵ s'en tient à la forme impersonnelle traditionnelle. Aussi ce livre n'entre pas dans le champ de notre enquête. On peut cependant noter que la dernière mise au point dans l'avant-propos, consacrée au domaine de la dite anthropologie générale, s'arrête aussi sur un aspect de la subjectivité, à savoir l'introspection : « Il y a enfin une dernière source évidente de connaissances anthropologiques, et qui ne mérite mention qu'à cause du tournant prétendument « objectiviste » des sciences humaines actuelles, c'est l'introspection. Je n'aurais jamais écrit sur la "vie commune" si elle ne me passionnait pas, si elle ne me paraissait pas essentielle ». ⁵⁶ En dépit de sa brièveté, cet aveu à propos de la subjectivité invisible a valeur de dénominateur commun pour toute l'enquête du livre.

La présence subjective du critique révèle sans aucun doute aussi son identité. Comment et jusqu'à quel point ce processus de dévoilement identitaire se déroule-t-il chez Todorov ? Le livre *L'homme dépaysé*⁵⁷ présente un intérêt particulier à cet égard. Le livre est composé en triptyque. La première partie, « Originaire de Bulgarie » est consacrée à la réalité bulgare où Todorov vit et grandit jusqu'au moment de son départ, en 1963, pour la France. Cette partie est précédée d'un texte liminaire intitulé « Aller retour ». On peut

54 *Ivi*, pp. 323-324 (l'italique est de moi).

55 TZVETAN TODOROV, *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, 1995.

56 *Ivi*, pp. 12-13.

57 TZVETAN TODOROV, *L'homme dépaysé*, Paris, Seuil, 1996.

le considérer comme le premier texte autobiographique publié de Todorov. L'auteur fait le récit de son premier voyage de retour dans son pays d'origine, en 1981. Il fait part de ses émotions, de ses angoisses décrites à travers quelques épisodes intimes. Or, la voie autobiographique n'est pas un but en soi. Elle conduit vers un objectif critique : la crise du moi déstabilisé entre deux espaces de vie – la Bulgarie et la France. La matière autobiographique n'est au fond qu'un point de départ vers une analyse de psychologie sociale. Le Je existentiel de Todorov se trouve ainsi mis d'emblée au service de son Je de critique. Ce qui est nouveau, ici, c'est précisément le récit autobiographique. Celui-ci n'est cependant qu'une anecdote, une fable dont le personnage s'intéresse moins à se décrire de manière exhaustive qu'à alimenter d'une matière narrative la figure typologique de l'émigré, de passage dans son pays d'origine.

Certes, la piste autobiographique peut jeter aussi une lumière directe sur le Je du critique et son travail de recherche :

J'éprouvais le besoin d'établir un rapport plus clair entre l'objet que je cherchais à connaître et le sujet que j'étais – un rapport qui me paraissait pertinent dans le champ des sciences humaines, à la différence de ce qui se passe dans les sciences de la nature. J'ai ressenti comme une nécessité, dans mes écrits sur la littérature et les autres discours, non de m'épancher mais de nourrir ce travail par autre chose que la seule lecture des livres des autres : par mes intuitions personnelles, donc par mon expérience.⁵⁸

La dernière phrase dessine le territoire du Je critique. Ce territoire contient une petite parcelle autobiographique qui complète le savoir venu des livres des autres. Quantitativement, cette parcelle occupe une place infime. Son rôle est toutefois essentiel puisqu'elle relie le travail d'analyse intellectuelle à l'expérience personnelle de l'auteur. Le savoir livresque s'en trouve ainsi soumis à l'épreuve de la réalité vécue.

Si l'identité du critique ne se révèle qu'en fonction du problème à étudier, désormais elle n'en sera pas moins déterminante dans le choix de ce problème et de l'angle de son approche. Ainsi, dans le prologue de son livre *Mémoire du mal, tentation du bien* – un bilan moral du XX^e siècle – Todorov écrit : « Le choix de ce qu'il y a eu de plus important dans le siècle, de ce qui permet donc d'en construire le sens, dépend de votre identité ».⁵⁹ On le voit donc, le Je critique cherche à enraciner sa recherche dans le vécu et le réel subjectif. Il devient de la sorte une instance subjective de la connaissance scientifique, autrement dit une instance mixte, « impure », dont la composition n'obéit qu'à la constitution singulière de la nature et du destin d'un individu – l'auteur de la recherche.

Les liens du Je autobiographique et du Je critique sont à la base de *Devoirs et Délices*.⁶⁰ C'est une journaliste, Catherine Portevin, qui a eu l'idée de ce livre. Impressionnée par le diapason de la production critique de Todorov, la journaliste se demande comment et dans quelle mesure une problématique si variée peut s'inscrire dans une vie d'homme. C'est pour répondre à cette première question que les deux entreprennent

⁵⁸ *Ivi*, p. 23.

⁵⁹ TZVETAN TODOROV, *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Laffont, 2002, p. 10.

⁶⁰ TODOROV, *Devoirs et délices*, cit.

une série d'entretiens. Todorov refuse d'abord de se prêter au jeu, puis devient hésitant, avant de consentir à relever le défi. Il a dû franchir un seuil intérieur avant de s'engager sur la piste autobiographique. Pour répondre aux questions posées, il raconte des anecdotes de sa vie, se livre à des souvenirs sur des personnes qui avaient joué un rôle important dans sa formation en tant qu'individu et en tant que critique professionnel. En fait, il s'agit d'une autobiographie intellectuelle qui révèle un nouvel aspect du Je de Todorov. Dans ses livres précédents, le Je du critique glisse sur la pointe des pieds dans l'exposé. Il ne se meut qu'à l'intérieur de l'espace étroit du biographème – un petit fragment d'autobiographie dont nous avons déjà analysé les fonctions. Le biographème est, dans le meilleur des cas, un pas vers l'autobiographie. Cependant la présence d'un élément subjectif, quoique liée à l'autobiographique, ne suffit pas pour parler d'autobiographie. Seul *Devoirs et Délices* mérite d'être qualifié d'autobiographie.

Du point de vue retenu pour cette étude, on peut dire que le problème principal que ce livre pose est celui de la place du Je critique dans le récit autobiographique. Par rapport aux livres précédents, la perspective est donc inversée. Ce n'est pas le Je qui éclaire depuis le seuil de ses apparitions rapides la problématique du livre ; nous sommes ici dans le cas de figure opposé : l'histoire du Je fournit presque toute la matière au récit. Cependant ce Je est survolé en permanence par l'ombre du Je critique. Quel sens donner à ce voyage à deux ?

Une fois de plus, pour répondre à cette question, il faut tracer les limites à l'intérieur desquelles évolue le Je critique. Le lecteur de *Devoirs et Délices* apprend une foule de faits et de circonstances de la vie de Todorov. En revanche le récit reste muet à propos de l'univers intime de l'auteur, de son psychisme, de ses traits de caractère. C'est que le Je autobiographique de Todorov est tourné vers le monde extérieur, vers les autres. Contrairement au Je critique qui recourt à l'introspection pour donner des assises existentielles à ses thèses, le Je autobiographique n'est pas du tout porté sur l'observation de soi. Il raconte sa vie avec la conviction – qui constitue la thèse centrale de *La vie commune* – que l'homme étant un être fondamentalement social, son vrai moi ne se révèle véritablement qu'à travers les rapports avec les autres hommes. Le récit autobiographique de Todorov n'est pas le miroir d'un moi narcissique. Plutôt que de se fixer sur son visage, il scrute celui des autres afin de retrouver tôt ou tard l'Histoire, ancienne ou récente. Outre une méthode de recherche, c'est ici une question de tempérament personnel. Todorov éprouve un malaise physique à se mettre ou à être mis en scène, en valeur ou sous quelque projecteur que ce soit. Sa modestie est naturelle, organique. Chez lui elle est presque affranchie de connotation morale :

J'ai toujours éprouvé une forte méfiance envers les attitudes narcissiques, où l'on se complaît à parler de soi-même, et *a fortiori* à dire du bien de soi. Vous savez, faire comme ces personnages médiatiques qu'on interroge à la télé, à qui on fait des compliments et qui en réponse expliquent avec volubilité pourquoi ils sont si formidables ! Je rougis pour eux de les voir céder au désir enfantin d'être flattés.⁶¹

On ne saurait toutefois expliquer le Je autobiographique de Todorov avec la seule modestie de son caractère. Cette « modestie » découle de l'emprise, du contrôle du

61 *Ivi*, p. 178.

Je critique sur le Je autobiographique. Mélange d'un instinct et d'une intelligence, elle procède d'une déontologie et d'une épistémologie à la fois. On serait tenté de rejoindre ici Bergson⁶² lorsqu'il analyse la part innée et la part acquise de la modestie. Le philosophe considère celle-ci comme un garde-fou contre les dérives de la morale et de l'intelligence :

Je ne crois pas, en effet, que nous naissions jamais modestes, à moins qu'on ne veuille appeler encore modestie une certaine timidité toute physique, qui est d'ailleurs plus près de l'orgueil qu'on ne le pense. La modestie vraie ne peut être qu'une méditation sur la vanité. Elle naît du spectacle des illusions d'autrui et de la crainte de s'égarer soi-même. Elle est comme une circonspection scientifique à l'égard de ce qu'on dira et de ce qu'on pensera de soi. Elle est faite de corrections et de retouches. Enfin c'est une vertu acquise. Il est difficile de dire à quel moment précis le souci de devenir modeste se sépare de la crainte de devenir ridicule. Mais cette crainte et ce souci se confondent sûrement à l'origine.⁶³

Suivant des voies différentes, Todorov et Bergson parviennent à la même idée. Todorov rejette la vanité en tant que forme perversie de l'individualisme ; aux yeux de Bergson, elle est le piège pour ceux qui sont aveugles sur leur propre ridicule. Chez les deux, la conscience de soi critique joue un rôle décisif. De cette façon le sens moral et la rationalité analytique délimitent le territoire du Je autobiographique.

8 SUBJECTIVITÉ ET AUTOBIOGRAPHIE

Les contraintes que le Je critique impose au Je autobiographique ne rejettent pas l'autobiographie en bloc. Seulement, aux yeux de Todorov, le récit autobiographique ne se justifie que si l'auteur possède un talent de conteur ou bien un destin exceptionnel, ou encore les deux à la fois : « L'autobiographie est évidemment légitime en elle-même, simplement sa qualité se mesure à l'intérêt des événements qu'elle relate et aux dons de l'écrivain ».⁶⁴ À la lumière de nos observations précédentes, il n'est pas étonnant que Todorov s'exclue lui-même des catégories « grand écrivain » ou « témoin privilégié ».

Todorov fait une discrimination essentielle entre le Je d'une autobiographie et le Je en sciences humaines : « En sciences humaines, en histoire, en philosophie, l'intervention de l'auteur peut prendre des formes plus discrètes. Elle reste le moteur secret de la recherche, la motivation qui préside au choix même de l'objet d'étude comme de la perspective qu'on adoptera sur lui ».⁶⁵ Cependant l'idéal intellectuel de Todorov ne se réduit pas au moment du Je à la recherche de la vérité. Le mouvement inverse n'est pas moins important, à savoir la vérité mise au service du moi. Celui-ci sort changé et enrichi de ce parcours. Todorov insiste sur le fait que la « découverte scientifique » en sciences humaines dépend précisément de la capacité du chercheur à s'investir de manière personnelle dans son travail d'investigation. L'interdépendance entre le Je connaissant et le

62 HENRI BERGSON, *Le rire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

63 *Ivi*, pp. 132-133.

64 TODOROV, *Devoirs et délices*, cit., p. 178.

65 *Ibidem*.

Je critique est un préalable à la vérité de la recherche et au perfectionnement du Je existentiel, deux objectifs qui vont de pair dans les travaux récents de Todorov. Cédons-lui, une fois de plus, la parole sur cette question centrale pour notre perspective d'analyse :

On ne progresse pas vraiment dans la connaissance de l'humain sans s'y impliquer en profondeur, avec tout son être. Autrement on risque de produire, dans le meilleur des cas, une variation sur ce qui existe déjà, en y ajoutant de nouvelles informations, ou une présentation plus brillante. [...] La pensée est un combat contre ses propres habitudes mentales ; leur transformation change l'identité même de notre être. [...] Dans mes écrits des deux dernières décennies, mes interventions personnelles se limitent généralement à une préface ou à quelques vignettes dispersées ici et là, qui servent à rappeler au lecteur qu'il est face à un individu essayant de réfléchir, non à un savoir impersonnel, comme en physique ou en biologie.⁶⁶

Restons encore un instant dans l'autobiographique de *Devoirs et Délices*. On l'a vu, le Je critique compresse l'autobiographique, le circonscrit à l'intérieur d'un champ limité. Par ailleurs, l'ombre qu'il projette sur ce champ est inégale. En conséquence, certaines périodes de la vie de Todorov sont bien éclairées, d'autres le sont beaucoup moins, d'autres encore se trouvent entièrement passées sous silence. On peut voir, schématiquement, trois étapes, d'une étendue à peu près égale, dans l'autobiographie de Todorov. La première va à peu près jusqu'à la vingtaine de l'auteur. C'est le récit le plus circonstancié. Il porte sur les années de formation, sur les premières expériences dans la vie sociale, sur le milieu familial et sur les amis. Cette période précède celle des ouvrages de recherche et le champ autobiographique s'en trouve moins compressé ou instrumentalisé comme par la suite. La deuxième étape comprend les années 1965-1980. Elle est placée sous le signe d'un intense travail intellectuel. Dans les nombreux livres de cette période (une dizaine), Todorov ne parle pas de soi. C'est pourquoi l'autobiographie qu'est *Devoirs et Délices* essaie de combler ce que les livres de cette période ne nous avaient pas dit, notamment l'univers intellectuel et l'état d'esprit du chercheur. La troisième étape commence vers 1980 et s'étend jusqu'au moment de la rédaction finale de *Devoirs et Délices*. Elle reste pratiquement en dehors du récit autobiographique. En d'autres termes, dès lors que le Je critique franchit le territoire du Je connaissant et que la subjectivité entre en jeu dans le travail de recherche, le Je autobiographique perd sa raison d'être.

On trouve cette attitude quelque peu surprenante chez Roland Barthes aussi. Dans son livre *Roland Barthes par Roland Barthes*⁶⁷ – un essai autobiographique dont le matériau de départ est l'œuvre même de l'auteur, Barthes note : « Il n'y a de biographie que de la vie improductive. Dès que je produis, dès que j'écris, c'est le Texte lui-même qui me dépossède (heureusement) de ma durée narrative ». ⁶⁸ Dans le propos de Barthes, la production d'une œuvre (scientifique ou artistique, n'importe), la recherche écrite et le récit autobiographique s'excluent en vertu d'une espèce d'incompatibilité heureuse. La logique que suit Todorov est différente : l'élément autobiographique vient compenser l'absence de Je critique, contribuant ainsi à situer dans l'histoire toute une période dans

66 *Ivi*, p. 179.

67 ROLAND BARTHES, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975.

68 *Ivi*, p. 8.

le développement des sciences humaines (le structuralisme). Dès que le Je critique prend la parole, le Je autobiographique se tait.

Dans ses derniers livres aussi⁶⁹ Todorov recourt aux formes et aux dosages déjà évoqués de présence d'auteur. On peut donc les considérer comme faisant partie de son écriture critique. Ce procédé, aux côtés de la critique dialogique, constitue à mon avis une importante contribution à la théorie et à la pratique de la critique littéraire. J'essaierai, pour conclure, de formuler brièvement cette contribution.

La dimension subjective dans les études critiques participe d'une rationalité parfaitement maîtrisée. Elle apparaît au cours du processus de la recherche et en fait organiquement partie. On pourrait représenter ce processus comme une chaîne composée de quatre instances du Je : *existentielle, autobiographique, critique, cognitive*. Les deux premières instances jouent le rôle de sources qui alimentent les deux autres. Le Je existentiel est un cadre virtuel, un point de départ et un horizon pour la connaissance en sciences humaines. Le Je autobiographique pose un autre cadre. Il se manifeste sur un mode narratif à deux plans de contenu : personnel et historique. Chez Todorov, l'élément autobiographique n'est ni complet, ni autotélique. Il trouve son accomplissement au niveau de la troisième instance, celle du Je critique. Le Je critique ne renvoie pas à une figure de rhétorique pas plus qu'à un autre type d'énoncé conventionnel. Il témoigne de la présence d'un individu concret dont le destin dicte le choix du champ de recherche et la nature du savoir auquel on aspire, bref forme la physionomie du Je cognitif.

Dans *Devoirs et Délices*, Todorov met côte à côte, à propos d'une pensée de la philosophe Simone Weil, la connaissance et la vérité.⁷⁰ La première est un processus de cumul et de compilation, la seconde implique une nouvelle naissance, une profonde métamorphose. Ainsi conçue, la recherche de la vérité fait naître le Je critique qui, de son côté, lui confère des dimensions concrètes pour la transformer en une figure individuelle de la condition humaine.

BIBLIOGRAFIA

ATANASSOV, STOYAN, *Tzvetan Todorov ou le moi dialogique au carrefour des cultures*, in « Филолошки преглед (Revue de philologie) », XXXII (2006), pp. 33-47. (Citato a p. 43.)

Elle est également disponible dans : *Signes, Discours et Sociétés* [en ligne], 3. Perspectives croisées sur le dialogue, 24 juillet 2009 : <http://www.revue-signes.infodocument.php?id=1173> ISSN 1308-8378.

BARTHES, ROLAND, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975. (Citato a p. 56.)

BERGSON, HENRI, *Le rire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991. (Citato a p. 55.)

MONTAIGNE, MICHEL DE, *Les essais*, textes établis par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, Paris, Gallimard, 2007. (Citato a p. 41.)

⁶⁹ Cf. notamment : TZVETAN TODOROV, *Le nouveau désordre mondial. Réflexions d'un européen*, Paris, Laffont, 2003 ; *Les aventuriers de l'absolu*, cit. ; *La littérature en péril*, cit. ; *La peur des barbares*, cit. ; *La signature humaine*, cit. ; *Les ennemis intimes de la démocratie*, cit.

⁷⁰ TODOROV, *Devoirs et délices*, cit., p. 179.

- PROUST, MARCEL, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1999. (Citato a p. 41.)
- ROUSSEAU, JEAN-JACQUES, *Les confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968. (Citato a p. 41.)
- STAROBINSKI, JEAN, *La relation critique*, Paris, Gallimard, 2001. (Citato a p. 38.)
- TODOROV, TZVETAN, *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984. (Citato alle pp. 42-44.)
- *Devoirs et délices. Une vie de passeur*, entretiens avec Catherine Portevin, Paris, Seuil, 2002. (Citato alle pp. 40, 41, 53-57.)
- *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991. (Citato alle pp. 49-52.)
- *Frêle bonheur. Essai sur Rousseau*, Paris, Hachette, 1985. (Citato a p. 47.)
- *La Bulgarie en France*, in Tzvetan Todorov, *Les morales de l'histoire*, Paris, Grasset, 1991, pp. 25-40. (Citato alle pp. 45, 46.)
- *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982. (Citato alle pp. 41, 42.)
- *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007. (Citato alle pp. 45, 57.)
- *La peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Laffont, 2008. (Citato alle pp. 45, 57.)
- *La signature humaine*, Paris, Seuil, 2009. (Citato alle pp. 44, 45, 57.)
- *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, 1995. (Citato a p. 52.)
- *Le nouveau désordre mondial. Réflexions d'un européen*, Paris, Laffont, 2003. (Citato a p. 57.)
- *Les aventuriers de l'absolu*, Paris, Laffont, 2005. (Citato alle pp. 45, 57.)
- *Les ennemis intimes de la démocratie*, Paris, Laffont/Versilio, 2011. (Citato alle pp. 45, 57.)
- *Les morales de l'histoire*, Paris, Grasset, 1991. (Citato alle pp. 45, 46, 58.)
- *Les sciences morales et politiques*, in TODOROV, *Les morales de l'histoire*, cit., pp. 7-22. (Citato a p. 46.)
- *L'homme dépaysé*, Paris, Seuil, 1996. (Citato alle pp. 52, 53.)
- *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Laffont, 2002. (Citato a p. 53.)
- *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, suivi de *Écrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981. (Citato alle pp. 40, 41, 45.)
- *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989. (Citato alle pp. 47-49.)
- *Pourquoi Jakobson et Bakhtine ne se sont jamais rencontrés*, in « Esprit », CCXXVIII (1997), pp. 5-30. (Citato a p. 44.)
- UHL, MAGALI, *Subjectivité et sciences humaines. Essai de métasociologie*, Paris, Beauchesne, 2004. (Citato a p. 39.)
- VERRIER, JEAN, *Tzvetan Todorov. Du formalisme russe aux morales de l'histoire*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1995. (Citato alle pp. 46, 47.)

PAROLE CHIAVE

Subjectivité, autobiographie, discours dialogique, discours de l'objectivité, subjectivité refoulée, humanisme, vérité, fiction, Je existentiel, Je critique, Je autobiographique, Je cognitif, Tzvetan Todorov.

COME CITARE QUESTO ARTICOLO

STOYAN ATANASSOV, *La naissance de la subjectivité et ses limites dans les études critiques de Tzvetan Todorov*, in «Ticontre. Teoria Testo Traduzione», 1 (2014), pp. 37–59.

L'articolo è reperibile al sito www.ticontre.org.

NOTIZIE DELL'AUTORE

Professeur de Littérature française à l'Université de Sofia "Saint Clément d'Ohrid", Faculté des Lettres Classiques et Modernes. Domaines de recherche : Littérature française du Moyen Age et de la Renaissance, Histoire des idées, Théories de la littérature et de la culture.

sto_atanassov@yahoo.fr



INFORMATIVA SUL COPYRIGHT

 La rivista *Ticontre. Teoria Testo Traduzione* e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Sommario – Ticontre. Teoria Testo Traduzione – I (2014)

<i>Editoriale</i>	v
TZVETAN TODOROV	
a cura di C. Tirinanzi De Medici, A. Mingati e P. Tamassia	1
<i>Introduzione</i>	3
VLADISLAV TRETYAKOV, <i>Tzvetan Todorov: dalla scienza alla letteratura</i>	7
MIRYANA YANAKIÉVA, <i>Récit et vérité chez Tzvetan Todorov</i>	21
STOYAN ATANASSOV, <i>La naissance de la subjectivité et ses limites dans les études critiques de Tzvetan Todorov</i>	37
EUGENIO BOLONGARO, <i>The Fluidity of the Fantastic: Todorov's Legacy to Literary Criticism</i>	61
STEFANO LAZZARIN, <i>Vers une anthropologie de l'exil : le « second » Todorov</i>	85
GIACOMO TAGLIANI, <i>Teoria e retorica delle immagini. Tzvetan Todorov e la pittura</i>	103
SAGGI	123
CAMILLA PANICHI, <i>Narrare la guerra: da Vita e destino a Le Benevole</i>	125
VALENTINA FULGINITI, <i>Inventare l'altro. Forme di pseudo-traduzione nella scrittura di Salvatore Di Giacomo e Luigi Capuana</i>	141
TEORIA E PRATICA DELLA TRADUZIONE	161
FRANCA CAVAGNOLI, <i>Vaghezza e chiarezza: tradurre Il grande Gatsby</i>	163
TOMMASO PINCIO, <i>Il grande Gatsby: note a margine di una traduzione</i>	177
ROBERTO SERRAI, <i>«Too Many Gatsbys in the Fire»: un'occasione mancata?</i>	183
PIETRO TARAVACCI, <i>Don de la ebriedad di Claudio Rodríguez: dall'estasi della visione alla contemplazione del cantico</i>	197
REPRINTS	219
GIOVANNI MACCHIA, <i>Un inno incompiuto del Manzoni (con frammenti inediti)</i> (a cura di Andrea Comboni)	221
INDICE DEI NOMI	235
CREDITI	239
NORME REDAZIONALI	241